Quêtes littéraires n° 9, 2019
https://doi.org/10.31743/ql.5011

Dominique Ancelet-Netter — Institut catholique de Paris

Paul Bourget avant et après *Le Disciple* : figures du professeur et de l'élève dans *Mensonges* et *L'Étape*

« Que j'ai de peine à finir *Le Disciple* ! », écrit Paul Bourget dans son journal intime, à la date du 11 mars 1889 (Bourget, Ms français-664, vue 33)[1]. *Le Disciple* a-t-il jamais été fini ? Ses thèmes se perpétuent dans toute l'œuvre narrative de Bourget. Le rapport professeur/élève peut en particulier être appréhendé dans l'écriture diariste et dans les romans. L'abbé Taconet dans *Mensonges*, Joseph Monneron et Victor Ferrand dans *L'Étape*, modèlent de nouveaux esprits et de jeunes âmes. Le mauvais maître du *Disciple*, Adrien Sixte, préfigure en creux, par son matérialisme, l'importance de l'éducation catholique, dont Bourget fut un ardent défenseur, après sa conversion, le 27 juillet 1901.

Dès sa parution, en 1889, *Le Disciple* provoqua une querelle entre Anatole France et Ferdinand Brunetière, sur les rôles de la science et de la morale dans la formation des jeunes générations (Bourget, 2010, p. 31-36). Ce roman, dédié « à un jeune homme », présente les risques d'une imitation irréfléchie d'un maître scientiste et amoral par un disciple inconséquent. Il n'est cependant pas le premier succès de Bourget, qui avait déjà publié plusieurs romans psychologiques et mondains, dont *Mensonges* en 1887. Quelques années plus tard, il écrivit un roman à thèse ou à « idées », *L'Étape*,

■ Dominique Ancelet-Netter – maîtresse de conférences à l'Institut catholique de Paris. Pôle de rattachement « Langues, Cultures, Histoire et Éducation » au sein de l'EA 7403 « Religion, Culture et Société ». Adresse de correspondance : Institut catholique de Paris, Faculté des Lettres, 21 rue d'Assas, 75270 Paris Cedex 6 ; e-mail : d.anceletnetter@icp.fr
ORCID iD: https://orcid.org/0000-0001-5336-4789

1. La bibliothèque de Fels de l'Institut catholique de Paris conserve 40 cahiers, carnets de notes et agendas de Paul Bourget, rédigés entre 1870 et 1932, (Ms français 664/1 à 664/39), ainsi que la bibliothèque personnelle de l'auteur (4 973 volumes).

paru en 1902 (Laville, 2007, p. 26-27). Ces deux romans sont représentatifs des opinions de leur auteur sur le rôle des professeurs dans la formation de leurs élèves.

Le 11 août 1887, lors de son séjour à Douvres, en Angleterre, Bourget fait ainsi le point sur l'élaboration de *Mensonges* :

> Assez de calme. Travail facile et modéré. Je vois que je n'aurai terminé ici que la quatrième partie de mon roman. C'est peu mais je ne pouvais guère plus avec l'absurde fatigue de mes débauches et avec la maladie de mon cœur. Encore est-ce extraordinaire que j'ai pu venir à bout de cette besogne. (Bourget, Ms français, 664-3, vue 37)

À plusieurs moments, dans ses cahiers, Bourget qualifie son travail de « copie », mot appartenant au double champ lexical du journalisme et du professorat, deux professions qu'il exerça. Sans aller jusqu'à l'autoportrait, il s'inspira ainsi de sa vie, entre 1870 et 1889, pour construire sa conception de la relation maître/disciple. Débutant comme précepteur à Trouville, à l'instar du jeune héros du *Disciple*, Robert Greslou, Bourget devint ensuite professeur à la pension Lelarge, à Paris, en octobre 1873, comme son double littéraire de *Mensonges*, Claude Larcher, « professeur excentrique » à l'institution Saint-André. Bourget a façonné cet « hommes de lettres » à son image : « Comme beaucoup d'écrivains d'analyse, il était habitué à s'étudier et juger sans cesse, étude et jugement qui n'avaient aucune influence sur ses actions » (1901, p. 3-4).

Claude Larcher, héros d'*Un crime d'amour* (1886), premier succès du romancier, est aussi l'auteur/narrateur auquel Bourget attribue sa *Physiologie de l'amour moderne*. Maurice Barrès ne s'y trompa pas en lui adressant *Huit jours chez Monsieur Renan* avec cet envoi : « À Claude Larcher, l'homme libre »[2]. *L'Homme libre* (1889) est le titre du second tome du *Culte du Moi*, qui enthousiasma Bourget. En 1888, un deuxième essai de Barrès, *Monsieur Taine en voyage*, brocarde leur maître commun, et encourage Bourget à s'affranchir du *magister* de Taine, modèle d'Adrien Sixte. Taine se reconnut, à son grand désarroi, dans *Le Disciple*[3]. Bourget se libéra ainsi, par le roman, de cette figure d'autorité. Mais il avait déjà pensé, dans ses cahiers, à d'autres modèles de maîtres, dont celui d'un prêtre, enseignant, personnage de *Mensonges*. Le 9 août 1887, il projette d'introduire dans ce roman le portrait d'un abbé qu'il a bien connu, en marque de reconnaissance morale :

> Je dois reprendre mon roman. J'en suis à un excellent chapitre, celui où je peins la figure de l'abbé Taconet. Ce bon et noble abbé Thenon qui fut aimable pour moi en des jours anciens aura eu sa dette payée. J'ai des dettes à payer à d'autres – à la mémoire de mon professeur Aubert, au père Nicot – et à ce pauvre Charpentier que j'ai si vilainement délaissé. [Bourget, Ms français 664-3, vue 36]

2. Cote PB 3184.
3. Voir sa lettre du 29 septembre 1889 à Bourget (Bourget, 2010, p. 361-365).

Dans *Mensonges*, la problématique maître/disciple apparaît périphérique par rapport à l'intrigue. L'abbé Taconet, dont la description et le discours encadrent le roman, est cependant central dans le cheminement vers le dénouement.

> Prêtre très distingué, ancien élève de l'École normale, entré dans les ordres subitement, et sans que rien n'eût expliqué cette résolution à ces camarades, qui le virent, avec non moins de stupeur, et presque aussitôt après sa sortie de Saint-Sulpice, ouvrir, rue Cassette, un établissement d'éducation. Catholique convaincu, mais très libéral et tout voisin du gallicanisme, l'abbé Taconet avait compris que beaucoup de familles de la riche bourgeoisie hésitent entre les collèges purement laïques et les collèges purement religieux, sans trouver, ni dans les uns, ni dans les autres, de quoi répondre à leur double besoin de christianisme traditionnel et de développement moderne. Il n'avait pris la soutane que pour réaliser plus aisément un projet d'harmonie entre ces deux courants opposés. (Bourget, 1901, p. 12-13)

Le portrait de l'abbé Taconet véhicule les convictions de Bourget sur l'enseignement exercé par des hommes d'Église. Dans *Le Gaulois* du 22 novembre 1887, Henri de Pène souligne : « Dans ce roman où tout ment […] l'abbé Taconet réhabilite l'humanité et rappelle pourtant que "ce miroir terni que l'on nomme face humaine" fut créé à l'image de la perfection divine » (1887, p. 1). Bourget regretta, cependant, la disparition du personnage de l'abbé dans la pièce de théâtre adaptée du roman par Lacour et Decourcelle, dans les colonnes de ce même journal, le 20 avril 1889 :

> La pièce aurait peut-être gagné à ce que le dénouement fût conforme à celui du roman. Dans le roman, la figure de l'abbé Taconet est dessinée d'après nature. J'ai dépeint le véritable abbé Tenon que j'ai beaucoup admiré dans ma jeunesse […]. La conclusion de la pièce, par suite de l'absence de cette figure n'est pas dégagée […]. Toutefois je ne me rends pas compte de l'effet que l'apparition d'un prêtre, venant causer philosophie avec Claude Larcher aurait fait sur la scène du Vaudeville […]. Je conçois une sorte de drame où le principal intérêt porte sur les dessous des caractères beaucoup plus que sur les actions des personnages […]. En attendant, j'achève d'écrire *Le Disciple* qui est ma grande œuvre de cet hiver et je crois « mon plus grand effort comme roman ». (Fenouil, 1889, p. 2)

Les propos de Bourget montrent que l'achèvement du *Disciple* est contemporain des réflexions qu'il entame, avec *Mensonges*, sur le rôle des éducateurs catholiques comme maîtres en philosophie. Ce prêtre mène aussi rondement son affaire d'enseignement, en donnant de judicieux conseils en placements financiers. Il répond à un besoin du marché par une offre de formation adaptée. L'abbé Taconet est l'un des rares personnages à ne pas être connoté négativement dans la galerie des prêtres de la littérature française, caricaturés dès les fabliaux médiévaux, en passant par *L'Heptaméron*, jusqu'aux curés balzaciens qui, quand ils ne sont pas naïfs comme l'abbé Chapeloup,

sont troubles comme le chanoine Traubert. La figure du prêtre chez Bourget n'est pas totalement univoque. Dans *L'Étape*, l'abbé Chanut est une contre-figure du prêtre acquis aux idées révolutionnaires de l'Union Tolstoï, université populaire. Quand il s'y rend pour enseigner, il se fourvoie, trahissant son camp et sa foi, sans gagner la reconnaissance de nouveaux disciples (Bourget, 1946, p. 61, p. 241, p. 264). Dans *Le Démon de midi* (Bourget, 1914), l'abbé Fauchon, égaré par le modernisme d'Alfred Loisy, trouve le salut en se réfugiant dans un couvent. Bourget confirma ainsi, au fur et à mesure des années, dans ses romans et nouvelles, sa mission d'écrivain engagé dans le rétablissement de l'ordre traditionaliste, catholique et monarchiste (Gugelot, 2015, p. 23-26).

Avec *Un divorce* (1904), adapté au théâtre par Bourget et dont la veine édifiante rappelle *L'Étape*, un abbé en soutane apparaît, cette fois-ci, sur la scène du Vaudeville, lors des représentations en 1908. Cette adaptation dramatique du roman, apologie du mariage chrétien, fut très appréciée par les milieux traditionalistes et catholiques. Proclamé « prince de la jeunesse » par Charles Maurras en 1900, Bourget devient ainsi un écrivain engagé (Yehoshua, 1995). Lors d'un banquet en juillet 1902, la jeunesse maurassienne salua *L'Étape*, roman sur la conversion d'un athée, fils d'un professeur de rhétorique, partisan de la Révolution de 1789 et de ses principes. Bourget, partisan d'une éducation religieuse traditionnelle, se prononça publiquement en faveur d'un réveil royaliste et catholique. *L'Étape* est, en effet, frontalement réactionnaire dans la description des méfaits supposés de l'abandon d'une éducation catholique. Les élèves de l'école laïque, formés pour être des maîtres, fidèles aux enseignements républicains, ne deviennent que des professeurs aigris et appauvris, comme Joseph Monneron. Son condisciple, traditionaliste et monarchiste, Victor Ferrand, concrétise aussi par sa fortune, le triomphe des valeurs catholiques. Bourget place donc ses personnages de maîtres en position de rivalités idéologiques, face aux disciples, dans un jeu de doubles.

Les figures d'enseignants sont associées par deux, dans *Mensonges* et *L'Étape*. Le professeur Maurice Fresneau, beau-frère de René Vincy, harassé de travail et gagne-petit, contraste avec la figure de l'abbé Taconet, à la tête d'une prospère institution d'enseignement privé catholique. Les deux anciens élèves de l'École normale supérieure, devenus professeurs, l'un à Louis-le-Grand, l'autre à Henri IV, s'opposent dans leurs convictions. Joseph Monneron, père du jeune héros, Jean, est laïc, athée et jacobin. Victor Ferrand, « double autorisé du narrateur » (Laville, 2007, p. 23), est un âpre défenseur des valeurs catholiques et contre-révolutionnaires. Ils s'affrontent lors d'un duel oratoire final. Victor Ferrand, « éducateur de grande race » (Bourget, 1946, p. 15), en sort vainqueur. Il gagne à sa cause le fils de son adversaire, qui devient ensuite son gendre. Les relations maître/disciple sont ainsi doublées et amplifiées par les liens familiaux.

Bourget s'inspire, encore une fois, de sa propre expérience. L'académicien est issu du sérail républicain. Il a cependant refusé de présenter l'École normale supérieure, au grand dam de son père Justin, agrégé de mathématiques, directeur de l'école

Sainte-Barbe puis recteur d'académie. Après la mort de la mère de Paul Bourget, qui a alors cinq ans, Justin Bourget épouse en secondes noces Marie-Marguerite Nicard, petite-fille d'un inspecteur d'académie, et fille d'un professeur de faculté (Condette, 2006, p. 88). Justin Bourget meurt le 12 octobre 1887, au moment même où son fils, qui termine la rédaction de *Mensonges*, et prépare celle du *Disciple*, se rend à Clermont-Ferrand, afin de se replonger dans des paysages et des sensations d'enfance. Le 14 octobre 1887, Bourget fait ainsi état de la mort de son père, avec lequel il entretenait des rapports difficiles : « Cruelle journée. Mon père est mort le mardi 11 à six heures sans que je sois là » (Bourget, Ms français 664-3, vue 41).

Dans ses portraits à charge de professeurs laïcs, il n'en finirait pas de détruire le maître en tuant le père. Il vilipenda aussi sa marâtre de belle-mère dans la description caricaturale de l'épouse nissarde, dépensière et petite-bourgeoise, de Joseph Monneron, dans *L'Étape*. Bourget a étudié toutes les formes de psychologie de l'époque[4]. Il est sensible à la théorie de la multiplicité du Moi, qu'il expose dans les *Essais de psychologie contemporaine* (Bourget, 1993, p. 101) : « C'est la première conversion de Bourget : à la psycho-analyse », selon André Guyaux (2007, p. 95). Il fut aussi le premier écrivain français à faire mention du « Viennois Freud », et de sa doctrine, dans une scène de *Némésis*, où un personnage subit un « trauma affectif » (Bourget, 1918, p. 198). Ses relations avec Eugénie Sokolnicka, première psychanalyste française (Moreau-Nicaud, p. 83-92), témoignent de son intérêt pour l'œuvre de Freud.

L'apprentissage pour Bourget, et les relations fictionnelles professeur/élève, seraient-ils indissociables du cercle familial et amical ? Certes, les professeurs exemplaires, dans ses romans, sont des catholiques. Mais ils sont aussi des oncles, des beaux-pères ou beaux-frères bienveillants, substitutifs des carences d'un père enseignant athée, comme l'abbé Taconet pour René Vincy, Victor Ferrand pour Jean Monneron, le comte André pour Greslou. Les amis proches jouent également un rôle de maîtres, initiant à l'amour les sœurs des personnages, comme Claude Larcher pour René Vincy dans *Mensonges*, et Rumesnil dans *L'Étape*. La relation maître/disciple se niche jusque dans les détails des personnages secondaires. Dans *Mensonges*, Colette, actrice en vue et maîtresse en mensonges, continue de suivre des cours de théâtre auprès d'un professeur (Bourget, 1901, p. 110). Et même les valets de pied étudient chez des maîtres pour battre le chocolat au domicile de leurs patrons (1901, p. 362).

Les couples fictionnels professeur/élève forment donc une galerie de portraits clivants, opposants et adjuvants dans la quête de jeunes gens vers la vérité, qui est, pour Bourget, celle de la foi chrétienne. L'abbé Taconet et Victor Ferrand, et à leur suite, leurs élèves, dénoncent, avec Bourget, l'« intoxication littéraire » des Mme Bovary (Mansuy, 1960, p. 197). L'auteur du *Disciple* déplore la génération perdue des jeunes gens de lettres d'après 1870 (Bourget, 2010, p. 332). Devenu enfin « un bon maître

---

4. La bibliothèque de Paul Bourget recèle un grand nombre d'ouvrages de psychologie et même de psychiatrie.

attentif aux efforts des débutants », Bourget se présentera en tant qu'« observateur de la jeunesse 1880-1889 » (Pernot, 2007, p. 97). Dans ses romans, il réagit à la décadence qu'il avait théorisée auparavant dans sa critique littéraire.

Chez Bourget, les professeurs laïcs, férus de littérature, sont aussi bien de mauvais pères que des déclassés désargentés. Ils ne sont pas décrits face à une classe mais dans une bibliothèque, peinte comme matricielle dans *Le Disciple* (Borie, 2007, p. 12). Ils peinent sur les devoirs de leurs élèves, « la corvée des copies » (Bourget, 1901, p. 34). Fort de son expérience d'enseignant, Bourget décrit la rémunération insuffisante, le temps perdu, les annotations apportées « sur les marges des devoirs de [leurs] écoliers » (1901, p. 29) :

> Le professeur commençait à grisonner. Il était grand et lourd d'encolure, avec des cheveux mal peignés et une barbe non faite. Il avait, étalées devant lui et couvertes de notes au crayon, des feuilles de papier à grandes marges, ses copies du lendemain. Il les ramassa en ajoutant : « Vous ne connaissez plus cette corvée de la correction des devoirs, heureux homme !... […] » (Bourget, 1901, p. 20)

C'est avec ces mots que Maurice Fresneau s'adresse à l'ami de son beau-frère, l'élégant Claude Larcher. Sa physionomie contraste tant avec ce dernier qu'avec le distingué abbé Taconet, dans un manque d'apprêt, voire une certaine négligence, qui ne sont pas sans rappeler celle d'Adrien Sixte dans *Le Disciple* (Bourget, 2010, p. 62). Mais les revenus d'un enseignant ne permettent pas le soin vestimentaire d'un dandy : « Vous rappelez-vous lorsque nous donnions des cours chez le Vanaboste ?… Quatre heures par jour, y compris le jeudi, et les copies. Cent cinquante francs par mois !… » (Bourget, 1901, p. 24). Le premier cahier de Bourget, tenu dans sa période enseignante, en 1870, laisse apparaître des comptes serrés de ménage : « Économiser sordidement ! Il le faut mais vivre à tout prix et travailler » (Bourget, Ms français 664-1, vue 67). La carrière professorale est jugée inapte à assurer des revenus suffisants, notamment pour Joseph Monneron, qui a brûlé les étapes, pour son malheur et celui de sa descendance :

> À cinquante ans passés, le professeur de lycée sans fortune […] gagnait juste de quoi joindre les deux bouts avec ses charges, et il pliait sous le poids des répétitions supplémentaires sans avoir jamais eu un congé pour respirer et se laisser vivre. (Bourget, 1946, p. 54)

À la Belle Époque, les professeurs de l'enseignement secondaire sont assez mal rémunérés. Bourget, en fervent admirateur de Balzac, ancre ses personnages dans la réalité économique :

> Dans les premières années du siècle, les membres de l'enseignement public ne cessent de se plaindre de l'insuffisance de leur traitement. En 1905, un agrégé en fin de carrière gagne en province 5 200 francs par an et à Paris 7 500 francs. (Vincent, 1966, p. 73)

Mais il ajoute une dimension moralisatrice dans les jeux d'opposition entre les pédagogues de ses romans. Barantin, l'un des anciens collègues de Joseph Monneron, enrichi dans des affaires véreuses, continue de célébrer la République et la classe ouvrière. Ce député qui « parle à la chambre […] contre l'enseignement congréganiste » (Bourget, 1946, p. 184) fascine, par son ascension sociale, le mauvais fils et le mauvais élève, Antoine Monneron, « élevé au lycée, lui, pauvre avec des garçons riches » (1946, p. 308), quand il dit :

> Il était petit professeur comme le père, avec la perspective d'une jolie retraite à deux mille francs après s'être éreinté le tempérament à des vingt-cinq heures de cours et de répétitions par semaine. (Bourget, 1946, p. 67)

L'abbé Taconet et Victor Ferrand combinent d'autant mieux leurs missions pédagogiques avec une réussite financière, qu'ils sont nés de familles bourgeoises, parisiennes et catholiques. Leur position sociale ne peut pas être égalée. Dans *Le Disciple*, Adrien Sixte demeure un mauvais maître, même s'il vit de façon monacale de ses rentes. Refusant toute compromission religieuse, il imite, cependant, la vie réglée d'un prêtre. Sa promenade quotidienne, le menant au Jardin des Plantes, ne fait pas non plus de ce provincial un parisien.

Dans ses autres romans, Bourget situe les établissements d'enseignement et les appartements des personnages dans les cinquième et sixième arrondissements de Paris. L'incipit de *L'Étape* s'ouvre dans « l'allée du jardin du Luxembourg », où le héros, Jean Monneron, étudiant à la Sorbonne, est « aux aguets » (Bourget, 1946, p. 9). Le premier chapitre de *Mensonges* s'intitule : « Un coin de province à Paris ». Il marque, par son titre, l'un des thèmes chers à Bourget, le déracinement, qui conduit au déclassement social. L'action de ce roman se situe dans le périmètre de l'Institut catholique de Paris, fondé en 1875, entre le domicile du héros et de sa famille, rue Coëtlegon, et l'institution Saint-André, rue Cassette. Quand, dans le chapitre final, l'abbé Taconet accuse en bloc les hommes de lettres, ces mauvais maîtres, d'avoir poussé au suicide René Vincy, il fait passer intentionnellement Claude Larcher devant la croix surplombant la porte du couvent des Carmes, rue de Vaugirard[5] (Bourget, 1901, p. 421). Cette scène est proleptique de la conversion future de Bourget, plus que de son engagement ultérieur. Selon Bernard Gendrel, « le journal intime de Bourget, plus sentimental, plus mystique, permet d'écarter tout soupçon de ralliement idéologique » (2018, p. 134). Une croix tracée par Bourget précède, effectivement, le récit de sa conversion dans son journal, le 27 juillet 1901. *L'Étape* est écrite immédiatement après la conversion de son auteur, dont il s'inspire pour le chapitre final. Dans cette scène, Jean Monneron retrouve le chemin de la foi, auprès de Victor Ferrand,

5. La porte de l'Institut catholique de Paris est à l'identique, mais Paul Bourget qui connut pourtant son fondateur, Monseigneur d'Hulst, ne mentionne pas l'établissement privé d'enseignement supérieur dans son roman.

professeur de philosophie devenu son maître, et son beau-père. Entre les 3 et 7 octobre 1917, Bourget poursuit, dans ses cahiers, une méditation scalaire sur le *Pater*. C'est la seule prière apprise par Jésus à ses disciples : « Seigneur, enseigne-nous à prier, comme Jean l'a enseigné à ses disciples » (Lc 11-1). Déjà, dans la dernière scène du *Disciple*, en repentance devant la dépouille de son disciple, le maître sans foi, Adrien Sixte, « cet analyste presque inhumain à force de logique », prononce le *Pater Noster*, « la seule oraison qu'il se rappelât de sa lointaine enfance » (Bourget, 2010, p. 327). Cette fin amorce celle de *L'Étape*, dans un cheminement parallèle d'écriture romanesque et intime vers la conversion, et la reconfiguration de la relation maître/disciple.

Les dénouements de ces trois romans, parus entre 1887 et 1902, forment un triptyque de la relation maître/disciple, avec la tentative de suicide d'un jeune poète, mal inspiré par les hommes de lettres, la mort d'un disciple à cause de son maître, et le salut du héros converti par son professeur de philosophie. Après l'avoir esquissé dans *Mensonges* et dénoncé dans *Le Disciple*, Bourget reconfigure dans *L'Étape* le portrait sublimé de ce que doit être, pour lui, un maître pour ses disciples : chrétien et traditionaliste, « au visage éclairé par une flamme de passion religieuse aussi intense que, si au lieu d'être un simple professeur de lycée de la fin du XIXe siècle, il eût été un des docteurs de la réforme catholique du XVIIe siècle » (1946, p. 34). *Le Disciple*, œuvre d'un moderne, est enfin achevé ?

RÉFÉRENCES

Borie, J. (2007). Esquisse d'une étude littéraire et idéologique du *Disciple* de Paul Bourget. Dans M.-A. Fougère et D. Sangsue (dir.), *Avez-vous lu Paul Bourget ?* (p. 9-19). Dijon : EUD.

Bourget, P. (1886). *Un crime d'amour*. Paris : Lemerre.

Bourget, P. (1891). *Physiologie de l'amour moderne. Fragments posthumes d'un ouvrage de Claude Larcher, recueillis et publiés par Paul Bourget, son exécuteur testamentaire*. Paris : Lemerre.

Bourget, P. (1901). *Mensonges*. Paris : Plon-Nourrit.

Bourget, P. (1904). *Un divorce*. Paris : Plon-Nourrit.

Bourget, P. (1914). *Le Démon de midi*. Paris : Plon-Nourrit.

Bourget, P. (1918). *Némésis*. Paris : Plon-Nourrit.

Bourget, P. (1946). *L'Étape*. Paris : Arthème-Fayard.

Bourget, P. (1993). *Essais de psychologie contemporaine*. Paris : Gallimard.

Bourget, P. (2010). *Le Disciple*. Paris : Le Livre de poche.

Condette, J.-F. (2006). 55) BOURGET Justin François. Dans J.-F. Condette, *Les recteurs d'académie en France de 1808 à 1940. Tome II. Dictionnaire biographique* (p. 88-89). Paris : Institut national de recherche pédagogique.

Fenouil, M. (1889). « Mensonges ». La pièce et la critique jugées par le romancier. *Le Gaulois*, *2426*, 1-2.

Gendrel, B. (2018). La conversion de Paul Bourget, chemin vers l'Inconnaissable. *Communio*, *257*, 134-146.
Gugelot, F. (2015). *La messe est dite. Le prêtre et la littérature d'inspiration catholique en France au XXe siècle*. Rennes : PUR.
Guyaux, A. (2007). Paul Bourget au *Parlement*. 1880-1883. Dans M.-A. Fougère et D. Sangsue (dir.), *Avez-vous lu Paul Bourget ?* (p. 91-95). Dijon : EUD.
Laville, B. (2007). Un roman à thèse de Paul Bourget. *L'Étape*. Dans M.-A. Fougère et D. Sangsue (dir.), *Avez-vous lu Paul Bourget ?* (p. 20-30). Dijon : EUD.
Leroy, G. et Bertrand-Sabiani, J. (1998). *La Vie littéraire à la Belle Époque*. Paris : PUF.
Mansuy, M. (1960). *Un moderne. Paul Bourget. De l'enfance au disciple*. Paris : Les Belles Lettres.
Pène, H. de. (1887). L'amour et le roman. *Le Gaulois*, *1910*, 1.
Pernot, D. (2007). Paul Bourget, observateur de la jeunesse. (1880-1889). Dans M.-A. Fougère et D. Sangsue (dir.), *Avez-vous lu Paul Bourget ?* (p. 97-108). Dijon : EUD.
Ricaud, M. M. (2011). Eugénie Sokolnicka et Marie Bonaparte. *Topique*, *115*(2), 83-92.
Vincent, G. (1966). Les professeurs de l'enseignement secondaire dans la société de la « Belle Époque ». *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, *13*(1), 49-86.
Yehoshua, M. (1995). Paul Bourget, écrivain engagé. *Vingtième Siècle*, *revue d'histoire*, *45*, 14-29.

RÉSUMÉ : *Le Disciple* est l'œuvre centrale de Paul Bourget. Cet ouvrage de 1889 est précédé par le roman psychologique *Mensonges* (1887) et suivi par le roman à thèse *L'Étape* (1902), dans lesquels l'académicien préfigure et reconfigure les personnages du professeur et de l'élève. Son modèle de maître se dessine dans des figures de prêtre-enseignant ou de professeur chrétien dans la défense des valeurs de l'éducation catholique traditionnaliste contrastant avec celles de professeurs laïcs. Les schémas fictionnels des personnages comme les écrits diaristes de l'auteur permettent d'éclairer l'élaboration des thèses de l'auteur sur l'enseignement lié à la foi catholique, dans un cheminement parallèle d'écriture romanesque et intime.

Mots-clés : Bourget, figure du prêtre, professorat laïc, éducation catholique, roman à thèse, roman psychologique, écrits diaristes

Paul Bourget before and after *Le Disciple*: the figures of teacher and student

ABSTRACT: *Le Disciple* (*The Disciple*) is Paul Bourget's main work. The book, which was published in 1889, was preceded by a psychological novel, *Mensonges* (*A Living Lie*), published in 1887, and followed by a thesis novel, *L'Étape*, published in 1902, in which this member of the French Academy prefigured and reconfigured the character of the teacher and that of the student. His model teaching figures are the edifying character of the priest-teacher or of the Christian teacher, who support the values of traditional Catholic education, which differ from those of secular teachers.

The fictional outline of the characters as well as the author's diaries shed light on the evolution of the author's theories about teaching, which were linked to the Catholic faith, showing how his fictional and personal writings developed in parallel.

Keywords: Bourget, priest figure, secular teaching, Catholic education, thesis novel, psychological novel, diarist writings